



**ILCEA**

Revue de l'Institut des langues et cultures d'Europe,  
Amérique, Afrique, Asie et Australie

**56 | 2024**

**Bibliothèques en dehors de l'Empire : institutions et  
pratiques culturelles de l'exil russophone (1870-1956)**

---

## Introduction : les bibliothèques et l'exil

François Allisson et Alexeï Evstratov

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ilcea/21524>

DOI : 10.4000/12z1g

ISSN : 2101-0609

### Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

### Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-510-0

ISSN : 1639-6073

Ce document vous est fourni par Bibliothèque cantonale et universitaire Lausanne



### Référence électronique

François Allisson et Alexeï Evstratov, « Introduction : les bibliothèques et l'exil », *ILCEA* [En ligne], 56 | 2024, mis en ligne le 20 décembre 2024, consulté le 22 mars 2025. URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/21524> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/12z1g>

---

Ce document a été généré automatiquement le 7 janvier 2025.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

---

# Introduction : les bibliothèques et l'exil

François Allisson et Alexeï Evstratov

---

- 1 Ce numéro spécial est consacré aux bibliothèques issues des vagues d'émigration à partir de l'empire russe des Romanov depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et jusqu'aux migrations depuis l'empire bolchévique dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Notre introduction a pour objectif de poser quelques jalons pour cette histoire transnationale, qui traverse plusieurs zones géographiques et plusieurs périodes chronologiques, sans pourtant offrir une synthèse historiographique sur les cultures de l'exil russophone<sup>1</sup>. Cette brève mise en contexte tâche à esquisser le phénomène des bibliothèques en dehors du territoire impérial russe à partir des études de cas qui composent ce numéro.
- 2 L'exil est créateur de bibliothèques. Les exilé·e·s se retrouvent souvent malgré eux dans des mondes culturels différents de leurs lieux d'origine, et dans leurs valises, ils et elles emportent aussi des livres. Comme un moyen de sauvegarder un fragment de leur histoire avec eux, pendant leur exil, dont ils ne savent souvent pas s'il sera temporaire ou définitif. Selon Marc Raeff, « [L]es émigrés russes étaient fermement convaincus que l'une de leurs principales tâches en exil était de préserver, de perpétuer et de générer la culture russe<sup>2</sup> » (1990 : 95).
- 3 Étudier les « bibliothèques russophones » à l'extérieur de l'empire implique de s'intéresser à des bibliothèques qui « parlent russe », ce qui pose d'emblée trois questions d'importance, celles de la géographie de l'exil, de ses motifs, et de la méthode d'investigation.
- 4 *La première question* est de cartographier le périmètre de cette « russophonie », géographique, bien sûr, mais aussi culturelle et politique. Il s'agit d'étudier des bibliothèques nées en Russie et déplacées à l'étranger (parfois sans changer de lieu, du fait du changement des frontières étatiques) ou créées dans l'exil par des émigrés en provenance de l'Empire russe. Celui-ci est en expansion en cours de la période à l'étude : l'adjectif « russe » comprend alors toutes les populations que l'on dit aujourd'hui russe, ukrainienne, biélorusse, ou en provenance de ses territoires et

espaces occupés qui couvrent des pays connus aujourd'hui comme la Finlande, la Pologne, les Pays Baltes, etc. Ethniquement, l'empire russe est composé de dizaines de groupes, dont une grande minorité juive, et le groupe spécifiquement « russe » ne représente qu'une moitié de celui-ci (voir Kappeler, 1994). Toutefois, sans être exclusive, la langue russe domine la production culturelle sous forme d'ouvrages imprimés dans cet espace. La situation éditoriale sera plus diversifiée en URSS.

- 5 Les éditeurs de ce numéro sont ainsi solidaires avec le récent rappel de Kevin Platt : « Il n'existe pas de formation culturelle fondamentalement russe, unifiée, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur du territoire de la Russie. Et les domaines de la culture n'ont pas de limites naturelles ou organiques » (Platt, 2019 : 8). Cependant le sort de plusieurs bibliothèques est soumis aux volontés des États ou des institutions qui bénéficient du soutien public, du fait de la très grande précarité des communautés d'exil et en exil dont il sera question à plusieurs reprises dans cette introduction. Le destin de la collection de la Bibliothèque Tourguenev à Paris, spoliée par les nazis en 1940 et ensuite récupérée par les Soviétiques, en fournit un exemple prenant (voir Ašešova & Evstifeeva, dans ce numéro). Alors qu'un autre objet d'étude de ce numéro spécial, la Bibliothèque russe de Lausanne, peut servir d'illustration à un phénomène inverse, qui est la dévalorisation du patrimoine déconnecté de la communauté qui l'a constitué. C'est une institution locale qui accepte d'accueillir le fonds de cette bibliothèque, mais la collection demeure dans l'oubli pendant une cinquantaine d'années, avant une tentative de revalorisation dans le cadre de notre projet (voir la section dédiée ci-dessous et l'étude d'Andrea Cantinotti dans ce numéro).
- 6 De manière parallèle et complémentaire, une partie de ce patrimoine intéresse les collectionneurs et les antiquaires, fascinés par les exemplaires rares et précieux. Une affaire importante touchant plusieurs grandes bibliothèques européennes a fait les titres nationaux et internationaux en début de 2024. Puisqu'il s'agissait des vols des ouvrages des classiques russes, les journalistes se posaient des questions sur les contextes (géo)politiques de ce « banditisme patrimonial ». Les auteurs de l'enquête du *Parisien* citent le rapport de l'Office central de lutte contre le trafic de biens culturels (OCBC) au sujet de ces vols : « Il est possible d'émettre l'hypothèse d'un projet de plus grande ampleur visant à rapatrier [en Russie] ce précieux patrimoine culturel devenu symbolique et identitaire ». Et aux journalistes de rappeler l'importance de la France pour l'exil russe :
 

Sans que l'on sache si le Kremlin pourrait jouer un rôle dans ces opérations. Seule certitude : ce trésor culturel se trouve aujourd'hui en grande partie dans les pays Baltes et... en France, terres d'accueil privilégiées des émigrés russes ayant fui Moscou lors de la révolution de 1917 avec leurs bibliothèques personnelles (Folgoas & Pham-Lê, 2024 : 13).
- 7 Les bibliothèques, privées ou publiques, ne sont bien évidemment pas les seuls lieux de pratiques culturelles de l'exil. Tout d'abord, elles s'inscrivent dans les réseaux des institutions du livre et de l'imprimé formés par les maisons d'édition, librairies, presse et agences de distribution. D'autres institutions entretiennent des liens privilégiés avec ce monde de l'imprimé transnational, au niveau plus local : les églises, les théâtres, les centres culturels et spirituels, les cafés, les écoles et d'autres établissements de l'éducation (pour une vue d'ensemble sur ces institutions en France, voir Gorboff, 1995 : 87-127). Les bibliothèques ne sont donc qu'un objet et un lieu parmi d'autres, avec une place singulière due à leur inclusivité théorique, puisque pas réservées à un groupe

social en particulier : principalement séculaires, gratuites ou presque, accessibles à tous les âges.

- 8 *La deuxième question* est de comprendre les raisons de cet exil et leurs effets sur notre objet d'investigation. Dans les empires successifs des Romanovs (1721-1917) et des bolchéviques (1922-1991), l'exil massif semble coïncider avec des moments de crise qui, in fine, mènent à la dissolution du régime impérial. Toute la période à l'étude est ainsi ponctuée d'épisodes liés à l'exil.
- 9 La politisation des classes éduquées russes suite aux réformes du début de règne d'Alexandre II (1855-1881) est un moment important pour notre enquête collective : celui de l'institution de l'exil politique<sup>3</sup>. C'est à cette époque que l'expansion du mouvement international ouvrier d'une part (l'Association internationale des travailleurs est fondée en 1864), et la défaite de la Commune de Paris (1871) d'autre part font de la Suisse un centre névralgique du monde socialiste et révolutionnaire. Lorsqu'en 1873 le gouvernement du tsar ordonne à distance aux étudiantes russes à l'université de Zurich de rentrer au pays, c'est le signe que l'expatriation d'étudiantes fait trembler le régime autoritaire. Un nombre parmi ces étudiantes devait décider : regagner leur pays d'origine (et souvent se livrer au travail politique, comme c'était le cas, par exemple, de Vera Figner) ou rester à l'étranger. Les pogroms suite à l'assassinat d'Alexandre II en 1881 sont le signe du départ pour de nombreux juifs de l'empire russe. Les révolutions du début du xx<sup>e</sup> siècle, ainsi que la Première guerre mondiale ont créé un mouvement massif des populations, aussi bien à l'intérieur de la Russie qu'entre le pays en bouleversement et ses voisins plus ou moins proches. La politique, intérieure et étrangère, de l'URSS a progressivement réduit l'importance de cette migration, sans pourtant l'arrêter complètement. L'exil forcé de plus d'une centaine d'intellectuels ennemis du nouveau régime par Lénine dans des bateaux vapeurs philosophiques en 1922 (Chamberlain, 2008) n'est que la pointe de l'iceberg de migrations en cours et à venir. L'installation des régimes autoritaires dans l'Europe et les guerres qu'elle engendre à partir des années 1930 provoquent une ultime vague de migration avant la Guerre froide qui limite le nombre des passerelles non-encadrées entre le bloc capitaliste et le bloc soviétique. C'est là où s'arrête la chronologie de notre numéro. L'actualité remet la question de la survie des exilé·e·s en provenance de l'Est européen au premier plan. Or, cette survie n'est pas réductible qu'aux seuls aspects économiques et administratifs. La dimension culturelle est d'importance.
- 10 *La troisième question* à se poser est comment ces bibliothèques nous parlent aujourd'hui. Elles nous parlent d'abord à travers les livres qui les constituent et qui offrent un tableau beaucoup plus nuancé de ces « cultures russes », lettrées en l'occurrence, qui se multiplient au cours de la période à l'étude : socialiste, moderniste, révolutionnaire, anti-révolutionnaire... Des tentatives d'organiser, d'ordonner ces paradigmes multiples qui coexistent en début du xx<sup>e</sup> siècle naissent les projets savants et bibliométrique d'un Nikolaj Rubakin et d'un Vladimir Tukalevskij (voir Dimânenko et Cirac, dans ce numéro). Comment croiser les approches quantitatives et qualitatives de ces collections ? — voici la question que nous héritons de ces grandes figures de la science bibliographique slave. Or, avant de nous pencher sur cette question-là, il nous faut obtenir l'accès au contenu des bibliothèques en exil, la source primaire de cette investigation. Cette tâche fondamentale n'a rien d'aisée, comme le montrent plusieurs contributions de ce numéro, par exemple sur la bibliothèque russe de Leysin dont le contenu reste presque entièrement inconnu (Maurer).

- 11 Les bibliothèques nous parlent aussi à travers d'autres sources, institutionnelles et privées, qui nous permettent de procéder à un travail de reconstitution historique (voir la section « Sources, documents et autres traces » ci-dessous). C'est donc une enquête multifacette, qui renvoie aux études de l'histoire du livre, de leurs circulations, des lieux d'édition, des bibliothèques, de la littérature, de la lecture. L'originalité des bibliothèques de l'exil en termes de contenu est facilement détectable : non soumises à la censure systématique pratiquée dans la métropole, ces collections peuvent accueillir trois segments de l'imprimerie de la langue russe, à savoir les imprimés validés par la censure impériale, ceux validés par la censure bolchévique et les éditions clandestines qui échappaient aux deux. En revanche, il reste à clarifier s'il existait une manière de lire propre à la situation de l'exil, peut-être une fusion originale de l'utopie et de la nostalgie ?
- 12 Dans la mesure où notre enquête collective convoque l'histoire de lecteurs, lectrices et de bibliothécaires, il s'agit également d'une histoire sociale envisagée depuis les bibliothèques. Les études de l'émigration russophone accordent une place de choix aux *productions* culturelles et artistiques qui constituent aujourd'hui le patrimoine national et mondial, parfois contesté. Notre proposition est d'apporter un éclairage sur les *pratiques* culturelles du quotidien, liées à l'organisation du travail et au fonctionnement concret des institutions de la culture. Cette démarche permet, nous semble-t-il, d'accéder à un monde social peu (ou plutôt superficiellement) connu, celui des personnes en mobilité interrégionale ou transnationale constante. Mais cette démarche pose aussi le problème des archives qui dépassent le cadre national ou institutionnel, de telle sorte que presque chaque personne en mouvement demande un effort de documentation original.
- 13 Le tableau qui résulte de cet ensemble d'enquêtes historiques est, sans surprise, dynamique, celui des circulations des personnes et des objets. La juxtaposition de ces deux types de circulation fait apparaître des décalages, chronologiques et géographiques. Et plusieurs questions se dégagent à partir de là : ces bibliothèques formaient-elles un réseau, dans un sens ou dans un autre (par exemple un réseau qui accueillait la circulation d'objets imprimés et/ou de personnes) ? Peut-on observer des changements au sein de la communauté de l'exil à travers ces objets-bibliothèques, au-delà du récit tripartite — très net dans les cas suisses — de leur émergence, de leur effervescence puis de leur déclin ?
- 14 Dans ce qui suit, nous n'avons pas l'ambition de donner des réponses définitives à ces interrogations, ni d'offrir une vue d'ensemble des bibliothèques russes dans toute l'Europe. Plus modestement, cette introduction fournit quelques éléments pour cartographier les bibliothèques russes en Suisse, avec un focus sur Lausanne. Ensuite, elle expose des thématiques récurrentes et transversales abordées dans les contributions de ce numéro spécial : la question de la typologie des bibliothèques russes, la question des sources, l'importance du livre dans le dispositif, avec enfin un focus sur les personnes impliquées dans ces bibliothèques russes<sup>4</sup>.

## Cartographier les bibliothèques russes en Suisse

- 15 Si les grandes capitales culturelles du XIX<sup>e</sup> siècle, comme Berlin, Varsovie, Paris, Prague ou Vienne ont toujours attiré les exilés, on trouve des bibliothèques russes dans des endroits bien plus petits tels que Nice ou plusieurs villes suisses, des centres

universitaires en premier chef. La politique libérale d'accueil en Suisse, entre les années 1870 et la Première Guerre mondiale, favorise la présence d'émigrés sur le territoire helvétique (Senn & Hartmann, 1968). L'auteur contemporain russo-suisse, Mikhaïl Chichkine, est frappé par les liens avec son pays d'adoption qui persistent dans l'histoire russe des deux derniers siècles :

La Suisse est pleine de fantômes russes. Bizarrement, ce pays est devenu une partie de l'histoire, de la culture, russes. Tous, ou du moins presque tous, ont été ici. Ici, sur les rives du lac qui ressemblent à des cartes postales vivantes, se sont produites des choses qui passèrent inaperçues au-dehors, mais influencèrent de la manière la plus funeste le destin de la Russie. Ici germèrent dans nombre de têtes des idées qui, à des milliers de kilomètres de Zurich et de Genève, se matérialisèrent en livres, en tableaux, en exécutions d'otages (Chichkine, 2005 : 83).

- 16 Cette section offre un panorama du paysage culturel suisse, du point de vue des bibliothèques des exilé·e·s russes, qui s'appuie sur des recherches menées sur cette question depuis plusieurs décennies (pour une bibliographie sur les relations entre les deux pays, voir Kudrâvceva, 2003<sup>5</sup>).
- 17 Les « colonies russes », comme elles s'appelaient elles-mêmes, sont apparues en grand nombre en Suisse à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et elles ont créé leurs propres bibliothèques<sup>6</sup>. Selon le témoignage de Vladimir Bonč-Bruevič, fondateur de la bibliothèque et des archives du parti bolchévique à Genève,
- dans toutes les grandes villes universitaires où il y avait des colonies russes, des bibliothèques et des salles de lecture avaient été créées depuis longtemps par l'émigration politique russe, où l'on recueillait dans ces salles de lecture de nombreux dons de livres, tant de la part des étudiants que des voyageurs occasionnels, ainsi que des livres écrits hors de Russie et à l'étranger dans diverses langues, contre le droit de lire des livres, et contre des taxes spéciales (Bonč-Bruevič, 1932 : 106).
- 18 La première grande bibliothèque coloniale connue en Suisse fut la Bibliothèque russe de Zurich, fondée en 1870. Elle a été organisée par le partisan de Bakunin, Mihail Sažin (connu sous le pseudonyme d'Armand Ross), qui s'était installé en Suisse après avoir fui un exil forcé à l'intérieur de l'empire russe. La bibliothèque est alimentée par 300 volumes légués en 1869 par le révolutionnaire Aleksandr Serno-Solov'evič. Dans ses mémoires, Nikolaj Kulâbko-Koreckij, venu étudier à l'université de Zurich en 1872, écrit que la bibliothèque a été créée pour propager « les idées socialistes parmi la jeunesse étudiante et pas du tout “spécialement pour les fugitifs politiques à l'étranger” » (Kulâbko-Koreckij, 1976 : 63). Comme l'atteste une lettre de Pëtr Kropotkin à son frère du 28 février 1872, la bibliothèque pouvait satisfaire les besoins d'un savant en voie de politisation qu'il était à l'époque : « Les livres sont nombreux ici, à la bibliothèque russe et chez les particuliers, et il n'y a pas de pénurie » (Kropotkin, 1872). « [L]a bibliothèque devait permettre une instruction générale, et non servir à l'étude de branches spécialisées », écrit Vera Figner (2019 : 84), qui a étudié la médecine à Zurich dans les mêmes années.
- 19 Selon les mémorialistes qui décrivent en détail l'organisation de la bibliothèque russe et l'atmosphère qui régnait dans la colonie russophone de Zurich, la bibliothèque devient le théâtre d'une lutte entre les partisans de Bakunin et ceux de Lavrov<sup>7</sup>. Cette lutte donna naissance à deux bibliothèques. Plusieurs projets concernant la « nouvelle » bibliothèque, ou bibliothèque des partisans de Lavrov, vont échouer : celui de Vera Figner et Vasilij Aleksandrov de la transférer à Berne, ou celui des anciens

bibliothécaires Valerian Smirnov et Rosaliâ Idel'son de la transférer à Londres. Elle resta donc à Zurich un moment avant d'être vraisemblablement transportée (partiellement) vers Munich. Tandis que la bibliothèque des partisans de Bakounin arrivera à l'initiative de Sažin-Ross à Genève, avant d'être vendue un peu plus tard<sup>8</sup>.

- 20 Le décret du gouvernement impérial russe de 1873 imposait aux étudiant·e·s zurichois·es de retourner en Russie avant le 1<sup>er</sup> janvier 1874 (*Pravitel'stvennyj vestnik*, 21 mai [2 juin] 1873, n° 120). Seules 16 d'une grosse centaine d'étudiantes inscrites à l'université au trimestre d'été 1874 sont restées à Zurich. Une vingtaine d'étudiantes se sont reportées sur l'université de Berne — parmi elles se trouvait Vera Figner — (voir Rogger & Bankowski, 2010 : 91-92).
- 21 Berne était l'une des trois villes universitaires de Suisse avec une importante colonie russophone, au même titre que Zurich et Genève (Bonč-Bruevič, 1932 : 106). Vladimir Medem, dirigeant et idéologue du Bund qui s'est installé à Berne en 1898, décrit la colonie bernoise comme une « colonie russo-juive » (Medem, 2015 : 191). Les émigrants d'origine juive en provenance de la Russie tsariste sont nombreux, au point que la logeuse de Medem remarque : « Bien sûr, tous les Russes sont Juifs » (Medem, 2015 : 192 ; voir Masé, 2013). Le groupe prédominant est celui des « jeunes filles diplômées des gymnases et désireuses de se former — principalement en médecine — qui sont venues en Suisse parce qu'il n'y avait pas de place pour elles en Russie » (Medem, 2015 : 191). En effet, les quotas en pourcentage qui limitent l'admission des étudiants juifs dans l'enseignement supérieur les obligent à se rendre en Europe. À l'époque, étudier et vivre en Suisse est moins cher qu'en Allemagne et en France et, pendant longtemps, aucun certificat n'est exigé pour s'inscrire à l'université. Il n'est donc pas surprenant de constater qu'il y avait au moins une bibliothèque russe dans la colonie de Berne<sup>9</sup>.
- 22 La petite colonie russophone de Bâle disposait également de sa propre bibliothèque, même si Bâle est surtout connue aujourd'hui pour l'impressionnante collection d'ouvrages russophones remise par Fritz Lieb en 1951 à la bibliothèque de l'université de Bâle (Kanyar Becker, 1999).
- 23 Genève est également le lieu d'un nombre d'initiatives importantes. En 1875, un groupe d'émigrés politiques fonde une bibliothèque qui a ensuite été donnée à la Bibliothèque publique et universitaire en 1917 ou 1918 et qui figure, dans la littérature, sous le nom de « Bibliothèque Lev Tolstoï » (Armand, 1968 : 447 ; Fayet, 2003 : 78)<sup>10</sup>. En 1904, un groupe de sociaux-démocrates genevois, à l'appel de Vladimir Bonč-Bruevič et de son épouse Vera Veličkina, organise au sein du comité central du parti une « Bibliothèque centrale russe ». En moins d'un an, ils parviennent à se mettre d'accord sur la réception régulière de 118 périodiques en 16 langues, collectent environ 4 000 livres et 1 500 francs pour la bibliothèque ; celle-ci compte 112 abonnés (Bonč-Bruevič, 1932 : 111, 119). La « Bibliothèque centrale russe » devient également un sujet de discorde, mais cette fois entre les organisateurs bolcheviques de la bibliothèque, qui réussissent dans leur entreprise, et les mencheviks qui, selon Bonč-Bruevič, perdent de l'influence « sur la colonie russe de Genève, sur l'émigration ouvrière qui arrive sans cesse à Genève » (Bonč-Bruevič, 1932 : 121)<sup>11</sup>. Après le retour des émigrés politiques genevois en Russie lors de la Révolution de 1905 (Bonč-Bruevič en faisait partie), la bibliothèque est confiée à Georgij Kuklin, bibliophile et éditeur de littérature du parti social-démocrate, qui avait organisé un peu plus tôt, en 1902, sa « bibliothèque-salle de lecture russe »<sup>12</sup>. Après sa mort, la « bibliothèque Kuklin du POSDR [Parti ouvrier social-démocrate de Russie] » est reprise par Vâčeslav Karpinskij, éditeur de nombreuses publications

révolutionnaires, et sa femme Sarra Ravič. En 1906, une partie des livres et documents est envoyée à Stockholm, sans que l'on sache ce qu'il en est advenu ; d'autres sont acheminés en Russie soviétique via Paris.

- 24 Finalement, d'autres bibliothèques russes ont existé en Suisse, notamment celles liées aux sanatoriums<sup>13</sup>.
- 25 Nous comprenons aujourd'hui mieux comment ont circulé ces collections de livres, comment ces bibliothèques ont été démembrées, transférées, dispersées, et à quel point leurs histoires sont fragiles. Ce numéro spécial vient compléter ce tour d'horizon des bibliothèques russes de Suisse avec les premières études consacrées spécialement à la Bibliothèque russe de Lausanne.

## La Bibliothèque russe de Lausanne

- 26 L'existence de la Bibliothèque russe de Lausanne n'est pas une découverte de notre projet : elle est mentionnée, par exemple, dans l'inventaire réalisé dans les années 1960 auprès des bibliothèques suisses à propos de l'existence de fonds russes significatifs (Armand, 1968). Ce qui était jadis la bibliothèque russe coloniale se retrouvait alors dans le fonds RU (du nom de la cote des livres qu'il contient) de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne (BCUL), mais le lecteur intéressé qui visite encore aujourd'hui la BCUL n'a pratiquement pas accès à ce fonds, dont il n'existe plus aucun catalogue complet.
- 27 Par l'entremise d'Andrea Cantinotti, bibliothécaire spécialisé notamment dans les fonds slaves à la BCUL, la collection était néanmoins connue de quelques chercheurs lausannois dont les auteurs de cette introduction. En 2018, Alexeï Evstratov a commencé à explorer ce fonds, seul ou accompagné des étudiant·e·s de l'Université de Lausanne. Ce travail a engendré la préparation d'une exposition publique autour de la Bibliothèque russe de Lausanne et de la communauté des exilé·e·s au début du xx<sup>e</sup> siècle, soutenue par la BCUL. Toutefois, sur le fond de l'invasion de l'Ukraine par les troupes russes, le 24 février 2022, et ses répercussions, la réalisation de cette exposition a dû être reportée.
- 28 En lieu et place de l'exposition prévue, un projet de recherche a été lancé pour réunir un collectif de chercheuses et chercheurs intéressé·e·s par la Bibliothèque russe de Lausanne en particulier et le phénomène des bibliothèques slaves en exil en général. François Allisson a accepté de coordonner les travaux de ce collectif avec Alexeï Evstratov. Et en parallèle, la BCUL a pu recruter Natalia Boyarsky, contributrice à ce numéro, pour réaliser un inventaire du fonds RU. Au moment où nous publions ce numéro spécial, le catalogue est en voie d'achèvement.
- 29 Le collectif mentionné plus haut a une particularité de comporter autant d'académiques que de bibliothécaires. Et si l'investigation se concentrait au début sur la Bibliothèque russe de Lausanne, elle s'est vite élargie pour inclure d'autres bibliothèques russes exilées (voir la section « Typologies de bibliothèques » ci-dessous). L'équipe du projet s'est réunie à trois reprises entre 2022 et 2023, à l'Université de Lausanne, à la BCUL, et à l'Université Grenoble Alpes. En parallèle, un appel à communication pour ce numéro spécial était lancé<sup>14</sup>.
- 30 Quel est donc cet objet, la Bibliothèque russe de Lausanne, qui se laisse aujourd'hui approcher par ce qu'il en reste, c'est-à-dire un fonds RU d'environ 4 500 titres ? Il s'agit

d'une bibliothèque communautaire fondée au début du xx<sup>e</sup> siècle, qui a occupé différents locaux en ville de Lausanne avant de s'installer définitivement aux Galeries du commerce<sup>15</sup>. La bibliothèque était ouverte au public pendant plusieurs décennies, jusqu'à son « annexation » (terme des documents de l'époque) par la BCUL que l'on peut dater grâce à un acte de donation du 27 juin 1955. Cette date sépare l'histoire de la Bibliothèque russe de Lausanne (avant 1955) de celle du fonds RU (après 1955). Les deux histoires sont mouvementées. D'un côté, nous trouvons des groupes politiques divers et variés avant les révolutions russes de 1917 et des individus impliqués dans les affaires illicites ; de l'autre nous avons des catalogues créés puis perdus, et de multiples déménagements, jusqu'à celui réalisé en 2024<sup>16</sup>.

31 Notre enquête part d'un objet matériel (la collection des livres du fonds RU), dont la structure et le contenu sont à scruter, pour accéder à un phénomène historique (la Bibliothèque russe de Lausanne). Dans notre démarche de reconstitution, il s'agit de croiser les deux aspects de cette histoire – matériel et sociohistorique, de sorte à ce que le fonds RU nous fournisse un accès privilégié, mais pas unique, à l'espace social et culturel de la communauté russophone de Lausanne. En cela, la Bibliothèque russe de Lausanne et le fonds RU sont porteurs de nombreuses histoires.

32 Comme nous l'avons déjà mentionné, à la fin du xix<sup>e</sup> siècle, la Suisse accueille favorablement les nombreux étudiants et étudiantes venu·es de Russie. Environ 6 000 étudiant·es russes étaient inscrit·es à l'Université de Lausanne entre 1870 et 1914, principalement en médecine. En 1906-1907, sur 469 étudiant·es en médecine, il y avait 359 Russes, dont une grande majorité de femmes<sup>17</sup>. Parmi elles, beaucoup sont d'origine juive. La politisation des étudiant·es russes est réelle, mais cela ne signifie pas pour autant que les idées révolutionnaires y soient majoritaires. L'historien Pierre Jeanneret rapporte le témoignage de Marguerite Jeanneret, sa grand-tante :

Les étudiantes russes de Lausanne sont décrites par elle comme des jeunes femmes libérées et modernes, en comparaison des petites bourgeoises helvétiques très conventionnelles. Elles ne font pas vraiment de politique et méprisent celle, intérieure, de la Suisse, qu'elles jugent mesquine [...]. Tout ce milieu est cependant acquis aux idées libérales et progressistes, et bien sûr hostile au tsarisme autocratique. Ces jeunes femmes sont ouvertes aux arts, aux sciences, aux problèmes de leur temps. (2012 : 117)

33 Les étudiant·es ne sont pas les seule·s Russes présents. La ville de Lausanne compte 600 sujets du tsar en 1905, 1250 en 1906, pour connaître un pic à 1380 en 1907. Avec la guerre mondiale, cette population russe baisse rapidement à 770 personnes en 1915. La révolution d'Octobre aboutit à un nouveau flux, sans qu'il soit possible de le dénombrer. En 1920, on identifie 385 Russes sans ressources à Lausanne (Auberson, 2012 : 65-66).

34 Selon un autre témoignage, du côté russe cette fois-ci, celui de Samuil (Semën) Kláčko, cette présence russe à Lausanne était politisée :

À cette époque, Lausanne comptait un nombre important d'exilés. Ils étaient divisés en plusieurs blocs : il y avait des groupes organisés de S[ocial]-D[émocrates], de S[ocialistes]-R[évolutionnaire], du Bund, etc. Chacun possédait son organe représentatif élu, un bureau dirigé par un secrétaire ; les groupes possédaient une caisse d'entraide, un club de lecture. Une assez grande partie des étudiants se rattachait à tel ou tel groupe, mais il y avait aussi un bon nombre de sans-parti. Il y avait aussi une caisse accessible à tous les expatriés, des bibliothèques assez correctes dirigées par des réfugiés politiques élus par l'assemblée communautaire. (Kláčko, cité par Chichkine, 2005 : 434 ; c'est nous qui soulignons — F. A., A. E.)

- 35 Jeune, éduquée et politisée avant 1914, la présence russe semble changer de nature dans les années 1920. Ainsi, une annonce dans la presse locale, datant de 1928, fait mention des adversaires de bolchéviques, les cosaques du Don :
- Samedi soir, à 20 h.15, une soirée sera donnée au Casino de Montbenon en faveur de la bibliothèque russe de Lausanne. Le programme, très bien compris, annonce la participation de l'un des chanteurs du chœur des Cosaques du Don. (*Feuille d'avis de Lausanne*, 6 janvier 1928 : 15 et 18, annonces identiques)
- 36 La référence à la formation militaire qui incarne la résistance aux bolcheviques lors de la guerre civile alors encore récente apparaît dans une annonce qui met en avant une vie culturelle et artistique, et rappelle la réalité matérielle de la survie économique de la bibliothèque, de plus en plus difficile. Dans ce contexte, la Bibliothèque russe de Lausanne perd progressivement sa visibilité dans le paysage urbain local marqué par des nouvelles vagues de réfugiés à partir des années 1930.
- 37 C'est dans cet environnement qu'il faut lire les contributions de ce numéro sur la Bibliothèque russe de Lausanne. Après les études qui y sont consacrées, nous allons au-delà du cas lausannois en explorant d'autres bibliothèques de l'exil — une à Leysin, trois à Paris et une itinérante entre Terijoki et Prague — de sorte à prendre un peu de hauteur.

## Typologies de bibliothèques

- 38 Plusieurs contributions à ce numéro spécial renouvellent l'historiographie des bibliothèques exilées, en s'intéressant à leurs différents types. Ces bibliothèques se distinguent de plusieurs manières, en fonction de leur organisation (plus ou moins collective), en fonction des publics visés, ou en fonction de leur rôle. D'un côté, avec la massification de l'exil en provenance de l'Empire russe, nous trouvons un peu partout en Europe des bibliothèques « communautaires », ou « coloniales », c'est-à-dire destinées à animer et à être animées par un collectif d'expatriés, poussés à l'exil par des circonstances politiques, mais aussi par d'autres raisons, comme par exemple, pour avoir accès aux études supérieures. Dans ce cas de figure, la bibliothèque est alors le cœur de la communauté, du moins de sa partie organisée : c'est le lieu où se déroulent des réunions, où l'on donne rendez-vous aux nouveaux arrivés, où l'on prodigue d'autres services qu'un simple accès aux livres. Il arrive d'autres fois que la bibliothèque n'est qu'une activité satellite d'une institution plus grande, comme c'est le cas des bibliothèques des sociétés de bienfaisances russes autour des sanatoriums suisses à Davos ou à Leysin (Maurer, dans ce numéro).
- 39 Certaines bibliothèques ne concernent qu'une partie de la communauté. C'est le cas des bibliothèques à vocation pédagogique, comme dans le cas d'une bibliothèque attenante à une école communautaire. La bibliothèque de l'Institut Saint-Serge à Paris offre l'illustration d'une collection rassemblée et développée initialement pour l'enseignement religieux aux futurs prêtres orthodoxes (Nivière, dans ce numéro). La Bibliothèque russe de Lausanne contenait quant à elle une section importante de livres pour enfants (voir Dimânenko, dans ce numéro).
- 40 Des bibliothèques plus spécialisées s'adressent plutôt à une élite culturelle ou littéraire. D'autres bibliothèques sont enfin la bibliothèque d'une seule personne, écrivaine ou savante. La bibliothèque de Tukalevskij, à Prague, était destinée en particulier aux

chercheurs en exils (Cirac, dans ce numéro); tandis que la bibliothèque-musée rassemblée par André Mazon à l'Institut d'études slaves à Paris autour de la figure de Tolstoï, malgré son retentissement médiatique, était l'apanage de spécialistes de son œuvre (Pousson & Pueyo, dans ce numéro).

- 41 Cette première typologie des bibliothèques que nous proposons, de la bibliothèque communautaire à celle du savant, ne dit pas tout encore de l'usage qui en est fait. En effet, celles-ci peuvent servir à la fois de lieu de travail et d'études, ou être beaucoup plus bruyantes, comme lieu de rencontre et de socialisation. Si les règlements de bibliothèques et les annonces d'activités organisées dans et par les bibliothèques dans la presse locale nous renseignent un peu sur ce qui pouvait bien s'y dérouler, il nous faut souvent faire appel aux souvenirs des bibliothécaires et des lecteurs et lectrices pour en savoir plus. Ces témoignages, précieux, sont relativement rares et parfois contradictoires (voir Ašešova & Evstifeeva, dans ce numéro). Une typologie des usages des bibliothèques en exil reste à compléter.
- 42 Notons enfin que ces bibliothèques ont joué et jouent aujourd'hui encore un rôle important, patrimonial, dans la mesure où elles constituent les sites de la mémoire de l'exil<sup>18</sup>. La dimension patrimoniale de la bibliothèque-musée Tolstoï était présente dès le début, tandis que la bibliothèque de Tukalevskij se distinguait, à l'intérieur de la communauté russophone savante, par son rôle de dépôt légal en miniature de facto, puisque les auteurs et les éditeurs étaient incités à déposer leurs publications pour élargir sa collection.
- 43 D'autres bibliothèques ont disparu, en laissant des traces qui peuvent être utilisées dans le travail de restitution mémorielle. Ainsi, la bibliothèque russe de Zurich, comme celle de Leysin, ont été dispersées et des parties de ces collections se retrouvent aujourd'hui dans d'autres fonds bibliothécaires.
- 44 Enfin, à présent, l'importance documentaire de telles collections s'est accrue depuis l'invasion de l'Ukraine par l'armée russe, qui restreint considérablement l'accès à de nombreux ouvrages en cyrillique dans ces deux pays. Il s'en suit, nous semble-t-il, une nécessité de reprendre la réflexion sur les inscriptions patrimoniales de ces collections et ceci de manière historiquement informée.

## Sources, documents et autres traces

- 45 Comment aborder l'histoire de ces bibliothèques, à partir de quels documents, quelles sources<sup>19</sup> ? La première information provient souvent des institutions et des collections d'ouvrages elles-mêmes. Plusieurs cas de figure se présentent alors. La Bibliothèque Tourguenev de Paris existe encore tout en étant ouverte au public, avec des collections qui s'agrandissent, mais on ne doit pas oublier que la quasi-intégralité de son fonds a été dispersé suite à la spoliation nazie lors de la Seconde Guerre mondiale (voir Ašešova & Evstifeeva, dans ce numéro). Pour sa part, la Bibliothèque russe de Lausanne n'existe plus, mais sa collection, ou une grande partie de celle-ci, a été conservée, après la disparition de la bibliothèque, sous la forme du fonds RU (voir Cantinotti ; Boyarsky, dans ce numéro). Dans d'autres cas, la bibliothèque est dissoute, faute de public ou de bibliothécaires, ou encore à cause d'autres circonstances, puis dispersée, mais on en retrouve des traces<sup>20</sup>. Dans d'autres cas encore, la dispersion a été plus complète, et il est difficile, voire impossible, de connaître la composition de la collection. Le constat

que l'on peut retenir de tous ces cas est que la collection qui nous est léguée, si elle existe encore, n'est jamais identique à la bibliothèque historique.

- 46 Les études présentes dans ce numéro spécial se basent également sur d'autres types de sources, qui sont complémentaires aux collections, ou qui s'y substituent en l'absence de ces dernières. Les catalogues sur fiches, les cahiers classés par matière, ou divers autres systèmes pour inventorier les livres nous ont été fort utiles. Ainsi l'origine de nombreux ouvrages a pu être découverte grâce à une colonne spécifique dans un registre de la bibliothèque de l'Institut Saint-Serge à Paris (voir Nivière, dans ce numéro). Un registre des emprunts nous renseigne sur les lecteurs et lectrices pour une période spécifique dans le cas de la Bibliothèque russe de Lausanne (voir Boyarsky, dans ce numéro). Au-delà d'une liste des ouvrages empruntés, cette source fournit les adresses des individus et indique parfois leur appartenance politique.
- 47 Ces bibliothèques russes, même de courte vie, laissent enfin d'autres traces. Elles louent des locaux, rémunèrent (plutôt exceptionnellement) des bibliothécaires, émettent des avis publicitaires à destination de la presse quotidienne. Elles correspondent parfois avec d'autres bibliothèques et avec les fournisseurs des livres, ou éditent leurs propres bulletins.
- 48 Le public de lecteurs et lectrices, hétérogène, mais marqué par la présence des figures notables des intellectuel·le·s ou militant·e·s révolutionnaires, rend utile l'appel à d'autres archives institutionnelles, celles, par exemple, des universités ou de la police. L'éclairage documentaire de Danièle Tosato-Rigo dans ce numéro a été rendu possible grâce à une affaire criminelle qui avait jeté les soupçons sur plusieurs membres de la colonie russe de Lausanne et laissé des traces judiciaires.
- 49 Enfin, les bibliothécaires et les usagers de ces bibliothèques en parlent dans leurs correspondances voire dans leurs mémoires. L'examen de toutes ces types de sources a été nécessaire pour réaliser cette enquête collective. Et il existe une source singulière qui se situe à une échelle micro-historique et qui reste à examiner, c'est le livre comme objet.

## Le livre

- 50 Par contraste avec les grandes bibliothèques soutenues par les fonds nationaux ou régionaux, les bibliothèques de l'exil contiennent parfois un nombre d'ouvrages assez modeste, de l'ordre de quelques centaines à quelques milliers. Le poids relatif de chaque exemplaire y est donc logiquement plus important.
- 51 Si l'objet livre est fait pour circuler, les livres qui constituent les bibliothèques de l'exil semblent être particulièrement nomades : souvent ils avaient appartenu à d'autres bibliothèques et il est fort probable que leur voyage n'est pas fini aujourd'hui. Voilà pourquoi l'étude des cachets d'institutions ou d'individus (*ex-libris*), des envois-signatures ou encore des anciennes cotes sont ainsi fréquemment rencontrées dans les enquêtes de ce numéro. Les livres, comme les êtres humains, subissent parfois plusieurs migrations. Ainsi, par exemple, la bibliothèque russe de la mission méthodiste à Prague fut constituée dès 1924 à partir de rachat d'ouvrages théologiques en langue russe auprès des étudiants émigrés en manque de ressources financières. Or, dans la deuxième moitié des années 1920 déjà, l'aide tchécoslovaque aux exilés russes se tarit et cette bibliothèque avait perdu l'essentiel de ses lecteurs. Il fallut s'en séparer, et c'est

l'Institut Saint-Serge à Paris qui en fit l'acquisition en 1931. Ces livres ont ainsi subi deux migrations, de la Russie vers Prague, puis de Prague à Paris (voir Nivière, dans ce numéro). Parfois, des individus récoltent des ouvrages de bibliothèques qui ferment, pour les garder temporairement avec eux, avant de les offrir à une autre bibliothèque par voie testamentaire. Dans un tel cas, on retrouve le cachet de la première et de la deuxième bibliothèque, ainsi qu'un ex-libris du propriétaire intermédiaire. Le livre aura ainsi deux voire trois cotes différentes, lorsque ces dernières n'ont pas été effacées (sur l'effacement de ces traces, voir Cantinotti, dans ce numéro).

- 52 Les bibliothèques de l'exil ont rarement une politique d'acquisition bien définie étant donné les conditions matérielles souvent précaires dans lesquelles elles opèrent. Les questions financières sont en effet souvent mentionnées dans les sources, ainsi que le fait que la majorité d'entre-elles dépendent de dons financiers et n'ont souvent pour leur développement d'autres budget d'acquisition que les dons d'ouvrages (d'auteurs, d'individus privés, d'institutions). Ainsi, si la plupart des bibliothèques communautaires sont généralistes<sup>21</sup>, d'autres sont plus spécialisées, comme la bibliothèque-musée Tolstoï consacrée uniquement à Tolstoï, ou la bibliothèque de l'Institut Saint-Serge à Paris, composée quasi exclusivement d'ouvrages théologiques.
- 53 Finalement, le livre pris comme objet isolé est de nature à nous renseigner sur sa propre provenance, et sur les usages qui en sont faits. Nous avons déjà mentionné la présence de cotes, de timbres et d'ex-libris ou d'envois-signatures. Mais les livres contiennent d'autres traces, laissées par les bibliothécaires, les relieurs, les propriétaires successifs de l'exemplaire, et enfin, par ses lectrices et lecteurs. Il n'est pas rare de trouver des pages écornées ou des marques pages, d'observer des passages soulignés, des corrections apportées au texte, des commentaires sur les marges, des trèfles et autres fleurs séchées. Les livres pour enfants sont particuliers à cet égard, puisqu'ils contiennent parfois des dessins, des coloriages, ou la suite d'une histoire écrite au crayon de couleur. Ces traces sont autant d'indices utilisables dans une histoire de la lecture qui dans certains cas contribue à une histoire sociale. Elles signalent, par ailleurs, un rapport plus intime avec l'objet-livre de la part des lecteurs et des lectrices, une appropriation active de l'espace de la page, mais peut-être aussi du contenu du livre ?
- 54 Dans le contexte des organisations révolutionnaires et sociétés secrètes, le livre peut servir de moyen de communication, comme cet ouvrage sur la botanique où on lit en marge le message suivant (en russe) :
- S'il vous plaît, quelqu'un, allez à la Pontaise 49, chez Mme Desponds[?], elle a mes sous-vêtements, vous me rendrez un grand service. Le juge d'instruction est venu aujourd'hui, il promet un procès dans quelques semaines. Eh bien, attendons encore un peu. Si vous le pouvez, [apportez des] livres plus souvent. Bien à vous, Gr. Goldstein. Crayon et cahiers [sont] également chez Desponds[?].
- 55 Il s'agit certainement de Grigorij Goldštejn (Hermann Goldstein), étudiant né en 1885 à Kherson, qui a été arrêté et jugé dans le cadre de l'affaire Shriro (qui est à l'origine de l'enquête de Danièle Tosato-Rigo dans ce numéro) (Simond, 2022). On lit à ce sujet en une de *L'Impartial*, journal de La Chaux-de-Fonds qui couvrait le procès (n° 8521, 9 septembre 1908) :
- Ils [les accusé-es] usaient de toutes sortes de procédés pour entraver l'œuvre de la justice. Ils communiquaient entre eux par toutes sortes de moyens ; des missives pénétraient dans les prisons par les aliments apportés du dehors ; ils en sortaient dans des objets tels que des peignes.

Les ustensiles servant au ménage dans la prison se couvraient d'inscriptions, non apparentes à première vue, et circulaient ainsi de cellule en cellule. *Les livres apportés aux détenus contenaient des passages soulignés, dont le sens rétabli indiquait ce qui se passait* (p. 1 ; nous soulignons).

- 56 Goldštejn a été acquitté, mais envoyé à la prison du Bois-Mermet pour attendre son expulsion du territoire suisse. Ainsi, nous pouvons dater avec plus ou moins de précision le message de l'étudiant inscrit en marge d'un livre du fonds RU en automne 1908.

## Individus et groupes

- 57 Ce dernier épisode sert d'une éclatante illustration à l'idée qu'il y a des personnes derrière les livres. Les lectrices et lecteurs, auxquelles on pense en premier lieu, sont souvent des anonymes pour les historiens. Or une particularité frappante des bibliothèques d'exil réside dans le fait qu'il s'agit souvent des bibliothèques par soi et pour soi. D'une part, les lectrices et les lecteurs y introduisent leurs propres livres, physiquement ou par envoi, de manière plus systématique que dans d'autres types de bibliothèques. C'est un trait commun à des bibliothèques aussi différentes que celles de Tukalevskij et de la colonie russe de Lausanne. Des annotations en ce sens se retrouvent dans de nombreux livres dans les deux cas.
- 58 Ces dons sans intermédiaire constituent un aspect marquant des fonds en exil, mais ils ne peuvent pas être la source unique pour alimenter les collections. Des donateurs offrent parfois des collections complètes. Les éditeurs, quant à eux, envoient leurs publications ou leurs catalogues, pour que la bibliothèque puisse faire ses achats.
- 59 Il y a enfin les bibliothécaires, qui sont parfois des anonymes petites mains, qui travaillent gratuitement à maintenir des horaires d'ouverture décents, mais souvent réduits en comparaison avec les bibliothèques publiques locales. Il y a, dans ces bibliothèques de l'exil, une frontière bien plus floue entre les lecteurs et les bibliothécaires, qu'ils soient administrateurs ou personnels des bibliothèques. Loin d'être de simples usagers, les lectrices et lecteurs contribuent parfois activement à la constitution de collections et même à la création de ces bibliothèques.
- 60 Il y a des personnages singuliers dans ces histoires. Prenons les cas marquants de Nikolaj Rubakin et de Vladimir Tukalevskij. Rubakin est lui-même fondateur d'une célèbre bibliothèque dans le canton de Vaud (Fayet, 2003 ; 2011), et par ses réseaux et liens avec la Russie et par sa correspondance il apparaît dans plusieurs des histoires présentées dans ce numéro, à Lausanne, à Prague, à Paris. Tukalevskij, lui aussi fondateur d'une bibliothèque, sera impliqué par ses déplacements entre Terijoki et Prague, et sa correspondance, dans les collections de l'Institut Saint-Serge à Paris. La correspondance entre Rubakin et Tukalevskij est évoquée dans ce numéro spécial (Cirac). On est ici en présence de figures transversales particulièrement intéressantes, mais exceptionnelles. Toujours est-il que d'autres figures participent de ces circulations, de livres et de personnes.
- 61 Et au-delà des personnages spécifiques, ces bibliothèques renvoient aux groupes : des groupes politiques, des groupes linguistiques, des communautés de savoirs ou de culture, y compris religieuse. L'une des questions initiales de ce projet était précisément liée au lien entre l'objet-bibliothèque et les groupes sociaux en situation d'exil. Qu'y a-t-il de commun entre ces individus, dont l'ethnicité, le lieu de naissance,

l'âge, la religion, etc. variaient beaucoup, — à part leur statut d'étrangère-s, d'exilé-e-s ? Il semblerait que dans certains contextes — dans les villes universitaires suisses, par exemple — les bibliothèques s'érigent en véritables institutions d'appartenance collective, où les paramètres identitaires sont à la fois rendus manifestes (à travers, par exemple, la russophonie des collections) et ouverts à la redéfinition, à l'image des orientations politiques hétérogènes de la Bibliothèque russe de Lausanne.

- 62 « La Russie est un pays immense difficile à quitter », écrit Catherine Gousseff (2008), en étudiant les trajectoires de l'exil depuis l'Empire. Ce constat de géographie physique pourrait, à notre sens, être appliqué à l'expérience plus générale de l'exil russophone entre la Commune de Paris et la Révolution hongroise. Difficile à quitter et impossible à vivre, l'espace impérial marque jusqu'aux bibliothèques en exil — sites de contestation de son joug, dissidents, mais orientés vers lui. Après avoir esquissé les paramètres de ces bibliothèques, évoqué leur géographie, structure et fonctions, leurs publics, il serait sans doute logique de nous demander s'il existait une manière de lire propre à la situation de l'exil. Une réponse provisoire nous suggère un mélange toujours original entre l'utopie et la nostalgie, un retour éternel dans un espace en transformation permanente.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- AMACHER Korine (2011), *La Russie, 1598-1917 : révoltes et mouvements révolutionnaires*, Gollion : Infolio.
- ARMAND Monique (1968), « Les fonds russes dans les bibliothèques suisses », *Cahiers du monde russe et soviétique*, 9(3-4), 437-450.
- AUBERSON David (2012), « Les Russes en Pays de Vaud du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècles », D. Auberson & O. Meuwly (éds), *Deux siècles de présence russe en pays de Vaud*, Genève : Slatkine, 9-68.
- BANKOWSKI-ZÜLLIG Monika (1987), « Die erst "Russische Bibliothek in Zürich" (1870-1873) : Lavristen und Bakunisten im Widerstreit », *Zeitschrift für Slavische Philologie*, 47(1), 128-158.
- BEGERT Lucie, DEMIRBAS Izel & FAUVEL Aude (2019), « Terre promise ou terre interdite ? La Suisse : l'eldorado ambigu des premières femmes médecins, 1867-1939 », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 35, 59-96.
- BONČ-BRUEVIČ Vladimir (1932), « Biblioteka i arhiv RSDRP v Ženeve », *Krasnaâ letopis' : sbornik*, 48(3), 106-134.
- CERNOVA BURGER Irina (1999), « Die "Davoser Bibliothek". Ein Bestand der Schweizerischen Osteuropabibliothek Bern », *Librarium*, 42(3), 207-214.
- CHAMBERLAIN Lesley (2008), *Lenin's Private War: The Voyage of the Philosophy Steamer and the Exile of the Intelligentsia*, Londres : St. Martin's.
- CHICHKINE Mikhaïl (2005), *Dans les pas de Byron et Tolstoï : du lac Léman à l'Oberland bernois*, Montricher : Noir sur Blanc.

- FAYET Jean-François (2003), « Nicolas A. Roubakine (1862-1946), un militant “culturo-révolutionnaire” », *Cahiers HMO*, 19, 71-87.
- FAYET Jean-François (2011), « La bibliothèque Roubakine : un centre culturel russe en Europe », C. Hauser, T. Loué, J.-Y. Mollier & F. Vallotton (éds), *Réseaux et circulation internationale du livre : diplomatie culturelle et propagande 1880-1980*, Paris : Éditions Nouveau monde, 149-164.
- FAYET Jean-François (2014), *VOKS : le laboratoire helvétique : histoire de la diplomatie culturelle soviétique durant l'entre-deux-guerres*, Chêne-Bourg : Georg.
- FIGNER Vera (2019), *Vospominaniâ v treh tomah*, t. I. Zapečatlenyj trud, Saint-Pétersbourg : because AKT.
- FOLGOAS Ronan & PHAM-LÊ Jérémie (2024), « Opération Pouchkine », *Le Parisien*, 24685bis (7 janvier), 12-13.
- GORBOFF Marina (1995), *La Russie fantôme. L'émigration russe de 1920 à 1950*, Lausanne : L'Âge d'homme.
- GOUSSEFF Catherine (2008), *L'exil russe : La fabrique du réfugié apatride (1920-1939)*, Paris : CNRS Éditions.
- HILLIS Faith (2021), *Utopia's Discontents: Russian Emigrés and the Quest for Freedom 1830-1930*, Oxford : Oxford University Press.
- JEANNERET Pierre (2012), « Les étudiantes russes à l'Université de Lausanne », D. Auberson & O. Meuwly (éds), *Deux siècles de présence russe en pays de Vaud*, Genève : Slatkine, 109-121.
- KANYAR BECKER Helena (1999), « La collection Lieb à la bibliothèque de l'Université de Bâle », *Cahiers du monde russe*, 40(4), 797-800.
- KAPPELER Andreas (1994), *La Russie, empire multiethnique [1992]*, Paris : Publication de la Sorbonne.
- KOMKOV V. (1908), « Sovremennaâ političeskaâ èmigraciâ », *Obrazovanie*, 12, 67-90.
- KOVALEVSKY Pierre (1951), *La dispersion russe à travers le monde et son rôle culturel*, Chauny : Établissements A. Baticle.
- KROPOTKIN Pëtr A. (1872), « Pis'ma A. A. Kropotkinu », 28 février, <<https://oldcancer.narod.ru/Nonfiction/PAK-Letters87.htm#y1872>>.
- KUDRÁVCEVA Ekaterina [éd.] (2003), « *Moj znak pred žizn'û, veresk gor...* » : *russkaâ èmigraciâ v arhivah švejcarii*, Moscou : Elit-Klub.
- KULÁBKO-KORECKIJ Nikolaj (1976), *Iz davnih let : vospominaniâ lavrista*, Facsimile Reprint, Newtonville, MA : Oriental Research Partners.
- MASÉ Aline (2013), « Student Migration of Jews from Tsarist Russia to the Universities of Bern and Zürich 1865-1914 », T. Lewinsky & S. Mayoraz (éds), *East European Jews in Switzerland*, Berlin : De Gruyter.
- MAURER Eva (2017), « Vom Schreiben, Setzen und Sammeln. Russische Drucke in der Schweiz in der Zeit der Revolutionen 1860 bis 1920 », *Marginalien: Zeitschrift für Buchkunst und Bibliophilie*, 227, 32-48.
- MEDEM Vladimir (2015), *Iz moej žizni*, Moscou : Hronograf.
- MEIJER J. M. (1955), *Knowledge and Revolution. The Russian Colony in Zuerich (1870-1873)*, Assen : Van Gorcum & Comp.

- NEUMANN Daniela (1987), *Studentinnen aus dem russischen Reich in der Schweiz*, Zurich : Hans Rohr Verlag.
- NIVAT Georges [éd.] (2007), *Les sites de la mémoire russe*, t. 1 : Géographie de la mémoire russe, Paris : Fayard.
- PLATT Kevin M. F. [éd.] (2019), « Introduction. Putting Russian Cultures in Place », *Global Russian Cultures*, Madison : University of Wisconsin Press, 3-17.
- RAEFF Marc (1990), *Russia Abroad. A Cultural History of the Russian Emigration, 1919-1939*, New York & Oxford : Oxford University Press.
- ROGGER Franziska & BANKOWSKI Monika (2010), « “Ganz Europa blickt auf uns!” », *Das schweizerische Frauenstudium und seine russischen Pionierinnen*, Baden : Hier + Jetzt.
- ROHNER Florian (2009), *Im “Tal des Sterbens und der Wiedergeburt”: russische Kur- und Urlaubskultur in Davos zur Zeit der Belle Époque* (travail de licence), Université de Zurich, Zurich.
- SCHAKHOVSKOY Dimitri (1994), « Položenie istočnikovedeniâ istorii i literatury russkoj èmigracii. Opyt obzora », *La première émigration russe. Vie politique et intellectuelle*, Paris : Institut d'études slaves, 71-96.
- SCHENK Frithjof Benjamin (2019), « Die Schweiz als Ort der russischen Geschichte », *Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde*, 119, 135-155.
- SENN Alfred Erich & HARTMANN Nancy (1968), « Les révolutionnaires russes et l'asile politique en Suisse avant 1917 », *Cahiers du monde russe et soviétique*, 9(3-4), 324-336.
- SIMOND Georges (2022), « Rafle policière parmi les étudiants russes de Lausanne », *24 heures*, 14609 (23 juillet).
- VENTURI Franco (1972), *Les intellectuels, le peuple et la révolution. Histoire du populisme russe au XIX<sup>e</sup> siècle [1952]* (V. Pâques, trad.), 2 vol., Paris : Gallimard.

## NOTES

1. Pour apprécier l'ampleur des transformations historiographiques, il suffit de juxtaposer des travaux sur le sujet qui ont marqué le domaine de recherche, comme, par exemple, en anglais Raeff (1990) et Hillis (2021) ; ou, en français, Kovalevsky (1951) et Gousseff (2008).
2. Toutes les traductions sont nôtres. F. A., A. E.
3. Pour mesurer l'importance de l'exil pour les mouvements politiques de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, voir Venturi (1972), encore indispensable, et une synthèse plus récente dans Amacher (2011). Selon la formule de Faith Hillis (2021), « [c]'est dans les colonies [russes à l'étranger] que les Russes ont découvert le socialisme, l'anarchisme et le marxisme, et où est né le bolchevisme » (p. 1).
4. Les contributions publiées dans ce numéro spécial constituent deux groupes distincts : un consacré à la Bibliothèque russe de Lausanne, l'autre qui explore le phénomène des bibliothèques russes au-delà du chef-lieu vaudois, de la Suisse et de l'Europe francophone. Nous sommes très reconnaissants envers une vingtaine d'expert·es dont la lecture anonyme a été précieuse pour l'élaboration de ce numéro.
5. Nous remercions Natalia Boyarsky pour sa synthèse de ces travaux de recherche qui nous a servi de base pour cette partie de l'introduction.
6. À propos de l'exil russe en Suisse, voir notamment Schenk (2019). Pour un aperçu des livres russes édités et imprimés en Suisse par ces exilé·e·s, voir Maurer (2017).

7. À propos de la bibliothèque russe de Zurich, voir Bankowski-Züllig (1987) ; sur la « colonie » russe zurichoise plus généralement, voir Meijer (1955).
8. Une partie fut transportée à Moscou en 1923, où elle se retrouva finalement à la Bibliothèque sociale et politique d'État de Moscou (GOPB) avec le reste de la bibliothèque zurichoise, acquise par le VOKS en 1935 (Bankowski-Züllig, 1987). À propos de la VOKS, Société pour les relations culturelles avec l'étranger, voir Fayet (2014).
9. Il existait une Association de lecture russe (Russischer Leseverein) ; voir une édition de *Narodniki 1873-1878* (Genève : Gruppya staryh narodovol'cev, 1895-1896) avec le cachet du club dans le fonds RU issu de l'ancienne Bibliothèque russe de Lausanne. Les traces de la bibliothèque russe de Berne (distincte de ladite Association ?) peuvent être aujourd'hui recherchées dans le « fonds slave » de la Bibliothèque nationale suisse à Berne (Armand, 1968 : 442).
10. En 1875, Tolstoï n'était pas encore connu au point de donner son nom à une bibliothèque. Il est tout à fait possible qu'elle ait porté un autre nom à l'origine et qu'elle ait été rebaptisée après la mort de Tolstoï en 1910. La Bibliothèque centrale de Zurich possède un livre édité en 1874 portant plusieurs cachets : « Bibliothèque de la Société Russe à Genève » ou « Bibliothèque Léon Tolstoï par les étudiants russes / Biblioteka russkih studentov imeni L'va Nikolaeviča Tolstogo » et « Bibliothèque Russe à Genève » que nous ne sommes pas en mesure de dater (il s'agit de *Sbornik posmertnyh statej Aleksandra Ivanoviča Gercena*, Genève-Bâle-Lyon : Georg, Libraire-Éditeur, 1874 ; voir [https://books.google.ch/books?id=UgZFUMGjyckC&printsec=frontcover&hl=de&source=gbs\\_ge\\_summary\\_r&cad=0#v=onepage&q&f=false](https://books.google.ch/books?id=UgZFUMGjyckC&printsec=frontcover&hl=de&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false)).
11. On a le droit de se demander à quel point ce récit, publié dans l'U.R.S.S. stalinienne, reflète les événements tels qu'ils se sont déroulés.
12. Selon Komkov (1908), la bibliothèque de Kuklin contenait environ 7 000 livres.
13. L'article d'Eva Maurer dans ce numéro est consacré à l'une d'entre elles, celle de Leysin, moins connue à ce jour que celle de Davos (Rohner, 2009 ; Cernova Burger, 1999).
14. Le projet était soutenu et suivi dès le commencement par un comité scientifique composé de Korine Amacher (Université de Genève), Olga Bronnikova (Université Grenoble Alpes, avant sa mutation à Bordeaux en 2024), Jean-François Fayet (Université de Fribourg), Daniel Maggetti (Université de Lausanne) et Laure Thibonnier (Université Grenoble Alpes). Nous les remercions ici vivement pour leur soutien et leur disponibilité à suivre nos travaux. Nous sommes également redevables à la direction et aux gestionnaires de l'ILCEA4 qui ont rendu possibles nos workshops et cette publication.
15. Plusieurs paragraphes qui suivent ont été rédigés sur la base d'éléments fournis par Andrea Cantinotti que nous remercions. Comme presque la moitié des contributions de ce numéro sont spécialement consacrés à différents aspects de la Bibliothèque russe de Lausanne, à son histoire et à ce qu'il en reste aujourd'hui, nous n'en livrons ici qu'un aperçu sommaire.
16. De son côté, la BCUL a elle-même déménagé, et est passée au catalogue électronique pour la plus grande partie de sa collection, mais pas encore pour le fonds RU.
17. Pour l'exemple des étudiantes russes dans les facultés de médecine en Suisse, au-delà du cas lausannois, voir Neumann (1987) et Begert, Demirbas & Fauvel (2019).
18. Dans les deux volumes consacrés aux sites de la mémoire russe, il existe des chapitres distincts sur les bibliothèques *en Russie* et sur l'exode de la Russie (Nivat, 2019).
19. Sur le problème des sources dans l'étude de l'émigration russe, voir, par exemple, Schakhovskoy (1994).
20. C'est le cas de la bibliothèque de Leysin, dont on retrouve des centaines d'exemplaires à Genève, et des centaines d'autres à Berne (voir Maurer, dans ce numéro). C'est le cas également de la bibliothèque de Zurich (cf. infra).
21. La Bibliothèque russe de Lausanne contient par exemple 3 sections — belles lettres, documentaire/science/politique, et livres pour enfants.

---

## AUTEURS

### **FRANÇOIS ALLISSON**

Université de Lausanne  
francois.allisson@unil.ch

### **ALEXEÏ EVSTRATOV**

Univ. Grenoble Alpes, ILCEA4, 38000 Grenoble, France  
Alexey.Evstratov@univ-grenoble-alpes.fr